

Lettre à Dennis Rodman, bouffon de la dictature nord-coréenne

de **Élise Fontenaille**

Paris, Les Échappés, 2015, 128 p., 13,90 €

et

Je suis communiste de **Park Kun-woong**

Cambourakis, vol. 2, 2015, 350 p., 25,00 €

Deux ouvrages de natures totalement différentes viennent d'être publiés sur la Corée du Nord. Le premier s'inscrit dans le registre des pamphlets alors que le second est la suite de l'autobiographie d'un communiste sud coréen.



Personne n'avait demandé jusque-là à la star du basket Dennis Rodman de faire autre chose que de marquer des paniers. Mais, depuis quelques années, le très médiatique retraité, fantasque et alcoolique, s'est mis en tête de faire apprécier le régime de Pyongyang. Élise Fontenaille publie dans la maison d'édition de *Charlie Hebdo* une lettre ouverte bien pensée dénonçant la stupidité d'un tel

projet et l'état d'abrutissement de son auteur. Elle rappelle au cours de ce bref texte que cette tradition de complaisance envers une des pires dictatures totalitaires de la planète est malheureusement fort ancienne, tant aux États-Unis qu'en Europe : depuis le Black Panthers Party, qui à partir de 1970 bénéficiait d'une invitation permanente en Corée du Nord, jusqu'à Edmond Jouve, professeur de Sciences politiques français plaçant pour le *Juche*, les apologues du régime sont hélas trop nombreux. Malheureusement, Élise Fontenaille peut déjà préparer une deuxième lettre à l'adresse d'un nouveau représentant médiatique du paysage audiovisuel français, censé, lui, être doté d'un cerveau, mais qui encense également le totalitarisme coréen.

Le fanatisme caractérise l'autobiographie passionnante de Hur Young-chul, un communiste sud coréen-travaillant pour le Nord. La deuxième partie de cette autobiographie publiée comme la première^[1] sous la forme d'une bande dessinée, laisse voir un trait artistique affirmé et, dans un

1. V. *Histoire & Liberté* n°56, p. 107-108.

très beau noir et blanc, montre l'engagement total du héros prêt à abandonner femme et enfant pour partir faire la guerre au côté des communistes.

Hur Young-chul, militant modèle, suit pendant plusieurs mois les cours de formation des cadres du PCC en Chine jusqu'au jour de 1952 où il part, sur ordre du Parti, faire la guerre. Vient ensuite une vie d'errance et de prison; pendant plusieurs mois le héros se cache avant d'être interpellé par l'armée sud coréenne. Condamné à perpétuité, il refuse à plusieurs reprises de signer une lettre de démission du Parti pour recouvrer la liberté. Le régime du Sud ne le libère qu'en 1991.

Le sport dans la presse communiste

sous la dir. de **Michaël Attali**
et de **Évelyne Combeau-Mari**

Paris, CNRS éditions, 2013, 382 p.,
30,00 €

Il serait dommage de considérer l'étude du sport comme marginale dans les analyses sur le communisme. Le présent volume vient d'en apporter une preuve. La vingtaine de contributions rassemblées permet de mesurer la place importante accordée aux sports dans le dispositif communiste, même si elles ne sont pas toutes d'égale qualité car certains auteurs privilégient l'analyse sportive sur celle du communisme.

Principalement centré sur la France, l'ou-



Ce récit graphique vient illustrer la détermination farouche qui habitait les militants communistes – et pas seulement en Corée.

Sylvain Boulouque

vrage offre également quelques excursions dans les autres partis et journaux frères. Trois grands temps rythment le découpage de l'ouvrage, même si certains articles recouvrent différentes périodes: l'entre-deux-guerres, les années d'après-guerre jusqu'aux années 1950 et les années 1960-1970. Les enseignements majeurs de ces contributions sont l'institutionnalisation de la vision du sport par les communistes et son corollaire: la volonté de contrôle des masses, quel qu'en soit le moyen. Cependant, en dépit de quelques succès d'estime, liés à la puissance de l'appareil, la presse sportive communiste n'a jamais réussi à s'implanter dans les pays démocratiques; le naufrage est même largement antérieur à la chute du mur de Berlin et à l'effondrement de l'URSS.



La presse sportive communiste, comme la presse communiste généraliste, utilise le vecteur du sport pour faire l'apologie de l'homme nouveau et exalter les valeurs morales. Dans l'entre-deux-guerres, la distinction effectuée entre sport bourgeois et sport prolétarien repose sur le discours classique du « eux » et « nous ». Tous les arguments sont valables pour discréditer par avance toute entreprise sportive non communiste et donc exalter celles de l'URSS ou des partis. Ainsi, l'article sur la caricature dans les organes du sport rouge en Allemagne montre le processus de légitimation et de disqualification entrepris par le KPD, mais il peut être étendu à l'ensemble de la propagande communiste.

La période de la Libération souligne à quel point le PCF présente un projet total : il lance même un quotidien, *Sport*, dont l'objectif direct est de concurrencer voire de détrôner *L'Équipe*, de la même façon que *L'Humanité* cherchait au même moment à devenir l'organisateur du Tour de France et organisait une multitude d'événements sportifs. En parallèle, l'exaltation des valeurs sportives portées par la

patrie du socialisme atteint son apogée et vient marquer l'institutionnalisation du communisme. Le sport est accepté comme tel sans remise en cause des institutions sportives, excepté lorsque l'URSS est défaite, phénomène que l'on retrouve également dans les autres partis non communistes, comme le montre l'exemple italien étudié dans cet ouvrage. Enfin, le sport comme phénomène normatif et d' enrégimentement est analysé à travers les études sur *Nous les garçons et les filles* et sur *Miroir sprint*, qui viennent parachever la vision d'une société misogyne où chacun, y compris les athlètes, a un rôle déterminé à occuper. Les sportifs communistes deviennent alors la vitrine de ces sociétés et contre-sociétés. Mais, comme dans celles-ci, la critique du sport-spectacle a disparu, seuls subsistent les signes de la volonté normalisatrice et d'encadrement du communisme. SB

La Guerre froide vue d'en bas

sous la dir. de **Philippe Buton**,
de **Olivier Büttner**
et de **Michel Hastings**

Paris, CNRS éditions, 2013, 382 p.,
30,00 €

Fruit des travaux et des recherches des équipes de l'Institut d'histoire du temps présent pendant plusieurs années, le présent volume propose de relire la guerre froide aux prismes de nouvelles interrogations et de nouvelles archives,

depuis peu déclassifiées. Quelques grands thèmes ont été retenus : la question des affrontements (à travers la violence de rue et la surveillance des conflits), la politique institutionnelle, la perception de la guerre froide à l'échelle locale et à l'échelle nationale, enfin les représentations de celle-ci et les mémoires de cette période.



Plusieurs articles s'inscrivent classiquement dans l'approfondissement et le renouvellement de la recherche. Ainsi, les auteurs s'interrogent sur les usages de la violence à l'échelle locale ou consécutifs à certains événements : l'insurrection hongroise, dont l'impact avait déjà été étudié, ou plus nouveau, l'implantation des bases américaines en France. De même, certaines études prolongent des thèmes déjà analysés pour d'autres personnalités. Gilles Morin poursuit avec brio l'étude d'Annie Kriegel sur Léon Blum vu par les communistes, en s'intéressant à ce qu'il en a été pour Jules Moch. Car Moch a subi tous les quolibets possibles et imaginables de la part du PCF, avec une violence qui dépasse largement celle des attaques contre Blum.

Localement, la guerre froide se loge dans des aspects symboliques. Les noms de rues sont un enjeu, même s'ils n'inscrivent la guerre froide qu'à la marge de la toponymie urbaine. La question des jumelages a aussi été importante. Dans ce cas le pouvoir politique, quand il s'agissait de jumelage avec l'Europe de l'Est ou l'URSS, laissait traîner les autorisations en longueur, via les préfets.

Enfin, la question de la guerre froide est aussi un enjeu mémoriel étudié par les maîtres d'œuvre de l'ouvrage. Ceux-ci relativisent la place de cette guerre par rapport aux deux guerres précédentes. Les menaces qui pèsent sur les sociétés ouest-européennes sont souvent mal perçues. Les analyses des militaires comme de la Justice sont en décalage avec la réalité de l'implantation communiste et avec les différentes phases stratégiques mises en œuvre par le PCF. Il faut attendre plusieurs années pour que les analyses concordent, le PCF étant dans l'incapacité de prendre le pouvoir quelle que soit la tentative utilisée : insurrectionnelle ou légale. Le système politique et social peut alors incorporer, pour ne pas dire dissoudre, le PCF – à son corps et à son âme défendant – dans la très démocratique société française.

Certains articles soulèvent des questions finalement peu évoquées dans l'ouvrage. La guerre froide était vécue comme telle pour des raisons idéologiques, surtout par le camp communiste. C'est pourquoi, même si ce n'était pas l'objet du livre et même si des études sur la question exis-

tent par ailleurs, il aurait été utile de tester la notion de « guerre froide » par en bas, chez les militants de base du PCF.

In fine, l'ouvrage semble finalement donner raison aux romans de Giovanni Guareschi et aux films de Julien Duvivier. En effet, la lecture terminée, la guerre froide ressemble finalement plus au *Petit monde de Don Camillo*, une guerre picaresque proche du carnaval, qu'à la guerre civile. Il s'agit en somme de la guerre froide vue du côté des calmes contrées où la démocratie a pu se maintenir loin de l'Armée rouge. SB

Jean-René, fusillé le 11 août 1942

de Nicolas Bonnefoix

Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier, 2015, 144 p., 18,00 €

Jean-René Bonnefoix est l'un des nombreux communistes fusillés par les nazis au Mont-Valérien. Le livre, soutenu par la municipalité d'Ivry, est caractéristique du communisme mémoriel et martyrologique. L'arrière-petit-fils de Jean-René, Nicolas, qui entretient la mémoire à la fois familiale et collective, a rédigé une hagiographie de la victime, évitant volontairement ou non toutes les aspérités. L'auteur décrit les principales sources consultées sur cette tragédie familiale: archives municipales, départementales et Archives de la Préfecture de police de la Seine.

En revanche, point d'archives du Komintern et peu d'archives communistes,

ce qui pour le personnage pose problème. En effet, dès les années 1920, Bonnefoix appartient au groupe des sportifs du parti (traduire: le service d'ordre) faisant le coup-de-poing contre les fascistes en 1928. Il devient ensuite employé municipal dans la ville, dirigée par le communiste et kominternien Georges Maranne, où vit le secrétaire du Parti, Maurice Thorez. Dès la fin des années 1930, il est également impliqué dans l'appareil clandestin du Parti, alors dirigé par Maurice Tréand. Chauffeur ambulancier, il a souvent accompagné dans leurs sorties les hiérarques du Parti. Avec ces derniers, les liens de proximité sont fréquents. Ainsi, il est proche d'Andrée Merlot-Vermeersch, la sœur de Jeannette Thorez. Dès lors, il est étonnant que la recherche n'ait pas porté sur la micro et contre-société que le communisme constituait dans ses bastions municipaux.



La suite de l'ouvrage vient confirmer qu'il s'agit ici plus de mythologie que d'histoire: le pacte germano-soviétique et la première année de guerre sont quasiment lus comme des actes de résistance. Lorsque le PCF, suivant la ligne sovié-

